

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 27 (1954-1955)

Heft: 7

Artikel: Une jeunesse "armée"

Autor: Cardinaux, Paul

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-851083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Das Kind entwickelt sich in dieser Atmosphäre der Mutter und des Hauses. Es krabbelt und läuft in Ruhe und Frieden im Hause, im Garten und in der Umgebung umher. Es fängt an zu sprechen; das erste Wort, das wir von ihm hören, ist «Om». Es ruft alle mit Om, Om zuerst und vor jedem Namen wieder, z. B. Om Mamma. Wenn es etwas sprechen kann, lehrt die Mutter zuerst «TATWAMASI» = «Du bist das». Alle Mittel, die sie in der Erziehung von Anfang an braucht, die Epen, Pundanas (Mythos), Balladen, Kinderlieder, die Erzählungen, die Kindertheaterstücke, Feste, Zeremonien, Andachten und alle anderen sozialen und religiösen Einrichtungen, werden eine Art indirekter Erklärung dieses Wortes. Diese Lehre setzt sich fort, bis das Kind zu ihr kommt und fragt, was das Wort bedeutet. Wenn das Kind diese Frage stellt, dann antwortet sie: «Geh in die weite Welt und finde, was es bedeutet.» Bis das Kind so weit ist, erfüllt die Mutter ihre Aufgabe an ihm.

Wenn das Kind ein bißchen älter wird, wird es nun allmählich mit dem Mond und den Sternen, mit Dunkel und Licht bekannt gemacht. Von nun an leitet die Mutter das Kind an, Nacht für Nacht dem Lauf des Mondes und der Sterne zu folgen. Sie erzählt viele Geschichten in bezaubernden kind-

lichen Versen, von dem Leben im Himmel und auf allen Gestirnen.

Die Erzählungen der Eltern, die dramatischen Gesänge, die großen Figuren der Tempel machen schon auf das kleine Kind einen nie wieder verlöschbaren Eindruck. Jedes Kind findet hier seinen Götterhelden, sein Ideal, sein Vorbild. Die Göttergestalten werden ihnen zu persönlichen Führern, die es neben sich fühlt, mit denen es lebt und spricht. Da sind die heiligen Kinder, Krishna, Prahlada, Dhruva, die zarten Mädchen Sita, Rukmini, Subhadra.

Nach indischer Auffassung ist die Erziehung der Mutter des Hauses das Höchste und das Beste, um das Kind in die Welt der Erkenntnis zu führen. Darum sagen die indischen Erzieher zu allen Zeiten «Das Haus (hrudaya) ist das Zentrum des Endlosen und der Unsterblichkeit, die Zelle der Lebensentfaltung. Sein eigenes Herz findet man nur hier, nicht an anderen Stellen. Das Herz wird daher auch Hridayam genannt».

Also sprechend, hörend, helfend, dienend, spielend und singend lernen die Kinder «den Sinn aller großen geheimnisvollen mächtigen Taten. Spielend zeigen sie anderen, daß sie sie lernen.»

Une jeunesse «armée»

Au Musée National de Zurich nous avons vu l'autre jour le casque de Zwingli; nos casques d'aujourd'hui lui sont presque identiques. Pour le combat spirituel aussi, le secret ne serait-il pas dans le retour à de très vieilles armes?

Il est des pays qui s'effritent d'eux-mêmes. Notre langue, qui nous dit de crues vérités sans demander permission, signale par le seul mot de dissolution tout à la fois ce phénomène et sa cause d'ordre moral.

Pour qu'une patrie ne s'effeuille pas comme un volume éparpillé, il lui faut quelque chose qui la relie, autrement dit une religion. L'absence d'un tel lien a toujours été un des symptômes essentiels de la décrépitude d'un peuple, et, aussi longtemps qu'une nation offre un caractère de grandeur, elle présente ce phénomène religieux. L'intérêt personnel, la nécessité, ne sont qu'un ciment insuffisant des sociétés; il faut quelque autre chose pour les faire vivre énergiquement de la vie de nation, pour leur donner conscience de leur unité, pour confédérer les coeurs et les pensées. Cet élément supérieur n'a été étranger à aucune des nations que nous admi-

rons; sa présence a fait la beauté de l'histoire grecque, Bossuet et Montesquieu y trouvent la cause principale de la grandeur de Rome. Tels pays de notre connaissance ne peuvent combattre le christianisme qu'en instituant d'autres cultes, et quels cultes!

— Vous voulez dire qu'il faut une base morale à la société?

— Non, dis-je, j'ai bien choisi mes mots. Il serait aisé de montrer par les faits que, dans le peuple, la morale séparée de la religion n'est rien. Le peuple ne rattacherait jamais l'idée de devoir qu'à l'idée de Dieu. L'honneur, la dignité humaine, les vastes sympathies, tout cela n'est pas en général à son usage. La vénération de Dieu lui tient lieu de toutes ces choses; bien mieux, elle les lui donne.

Où donc et quand poser ce fondement, sinon à l'âge où l'enfant s'éduque. Entendons-nous bien. Nous ne plaidons ni pour l'école confessionnelle, ni pour l'institution ou le développement de la leçon de religion, qui est chose très délicate et peut-être même fort dangereuse. Ce qu'il faudrait, c'est que ce substratum spirituel soit dans le coeur de tout

maître, qu'il inspire et qu'il colore à sa manière tout l'enseignement. Pédagogue parce que croyant. Voici, à bâtons rompus, quelques principes qui sont, croyons-nous, d'inspiration chrétienne, et qu'on ne saurait trop méditer.

Un mot de Mme Necker: «Est-il accordé aux instituteurs d'augmenter chez un enfant l'énergie morale? Je l'ignore, mais il me paraît certain qu'il leur est extrêmement aisé de la diminuer... Ne souffrez pas que l'éducation intellectuelle soit déséchante. Ne laissez pas faire de vos fils des métiers à raisonner, des machines où l'on jette des faits et d'où il ressort des conclusions». Un des premiers préceptes de l'éducateur est de ne pas trop éduquer. «Primum non nocere». L'homme n'est pas le vrai maître de l'homme. L'humilité du maître, source de l'humilité de l'élève. Le mal, qui jadis venait de l'ignorance, ne provient-il pas aujourd'hui de l'instruction? Ramener l'élève (et le maître?) à l'«ignorance» selon Pascal, à cette ignorance qui se connaît et qui est le couronnement et la perfection de toute science.

Ne jamais laisser croire à l'élève qu'il est le but de nos efforts.

Eviter la flatterie comme un gaz empoisonné. L'enfant ne vit pas pour lui-même, l'éducateur ne vit pas pour l'enfant, mais tous deux pour un Autre.

Mais en même temps, pour retrouver le respect de l'homme, retrouver la foi en la grandeur de son origine et de sa destination: qui donc y croit encore aujourd'hui? l'âme est le but, le corps est l'instrument: n'en sommes-nous pas à la théorie contraire?

Nous avons en ce siècle l'esprit pratique et positif: heureux don sans doute, mais entièrement vicié si pratique signifie égoïste et positif, terre à terre.

Le souci de culture morale, bien loin de nuire au développement intellectuel, y subvient au contraire. On perfectionne bien moins le cœur par l'esprit que l'esprit par le cœur, comme disait l'écrivain vaudois, trop peu connu, Al. Vinet, auquel nous devons l'esprit et même souvent la lettre des meilleures de ces lignes.

Bien inspiré, un élève considère son intelligence, de même que son corps, comme un talent à lui confié; il a à cœur de ne pas laisser en friche un terrain destiné à produire. Honorer le Créateur par le perfectionnement intérieur de la créature. Oeuvrer pour la gloire de Dieu, est-il sûr qu'une telle conception des choses ne trouve plus d'écho dans les jeunes esprits de ce temps?

L'étude, un hommage rendu à la vérité, un effort pour pénétrer l'harmonie interne de la création; la culture, pour développer le sens du beau.

— Le sens du beau, vous voulez rire! cette poussière de craie à la gorge, ces doigts maculés, ces tâtonnements, ces ânonnements de cancre, ces barbouillages d'encre rouge par-dessus ces pâtés d'encre noire!

— Soit, mais la blouse tatouée du peintre, la terre glaise aux mains du statuaire ne choquent-elles pas de prime abord, et l'œil et le cœur perspicaces ne voient-ils pas par-delà?

Quelques-uns des aspects précieux de l'étude, particulièrement de l'étude littéraire supérieure: elle laisse dans l'ombre l'idée d'application immédiate, de gain, de profit, et donne à l'esprit une direction généreuse; elle tourne vers le monde intérieur les jeunes intelligences que tout dans la vie moderne distrait vers le dehors et le monde des choses; dernier avantage, il lui manque la rigueur mécanique que comportent d'autres sciences, et par là elle aide l'âme à ne point oublier que sa vie tient à des valeurs qui ne se mesurent pas; l'amour ni l'admiration ne se pèsent; les impressions du goût sont indéfinies; toute force morale est impondérable, et l'analyse du naturaliste appliquée aux émotions de l'âme est comme l'anatomie pour les corps vivants: c'est la mort.

— Il est cruel, va-t-on me rétorquer, de prôner l'élément désintéressé de l'étude à des gens qui ne demanderaient pas mieux, mais qui sont pressés par les nécessités matérielles.

— En êtes-vous bien sûr? et n'avez-vous jamais constaté ceci: un tel, ayant renoncé à pourchasser le succès, s'est trouvé réussir pourtant; tel qui n'a pas eu pour premier but le bonheur, l'a rencontré quand il ne le cherchait point; tel homme, étranger à tout arrivisme, mais qui, saisi par la beauté du sujet, s'est plongé dans l'étude des humanités, s'est trouvé, une fois jeté dans la mêlée humaine, remarquablement à la hauteur de sa tâche, parce qu'ayant acquis une connaissance pénétrante du cœur de l'homme, la plus importante et la plus directement utile de toutes les sciences.

Pour finir, une formule beaucoup ancienne que toutes les précédentes: à qui recherche en premier lieu le règne divin, beaucoup d'autres choses sont données par dessus.

Tels sont quelques paradoxes, remis en doute à tout instant par notre myopie congénitale, mais plus solides fondements pour les hommes et les sociétés que maintes vérités dites d'évidence et maints lieux communs plus modernes.

Paul Cardinal

Directeur du Collège Pierre Viret.